

«KAFKA ÉTAIT EN ÉTAT DE RÉPERMANENTE»

CARACTÈRES

Poèmes vivants de la Grande Guerre

► Ils ont pour noms Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-le-Mort-Homme ou Louvemont-Côte-du-Poivre. Ce sont des lieux aux bosquets torturés, aux allées de forêts, aux rares murs à moitié détruits. Parfois un pan d'église tient encore debout, soigneusement restauré. Pour le reste, il y a des trous, des racines, des feuilles, des troncs et des panneaux plantés là. Ils disent «boucherie», «boulangerie», «école», semblent éparpillés au hasard des chemins dans le bois.

Ce sont des villages de Meuse, disparus pendant la Grande Guerre. Des villages près de Verdun devenus spectres, fantômes, des villages qui n'existent plus. Des lieux à lire, à scruter, des énigmes pour la mémoire.

Celui ou celle qui se promène verra qu'il ne reste d'eux presque rien, sinon peut-être une sorte d'écriture à déchiffrer. Voici d'abord le panneau familier qui annonce le nom et le début d'une localité. Puis, on se perd. On s'accroche seulement à ce rébus qui se déploie sur le sol, dans les fourrés. Dans les racines tortueuses, dans les buissons, dans les arbres et les trous, on lit peu à peu les bribes d'une histoire. Tous ces fossés qui constellent ces anciens territoires, autant de souvenirs d'obus. Ces communes ont été martelées, constellées de projectiles. Leur terre apparaît d'abord comme sculptée, remodelée brutalement à coups de canon.

Les écrivains qui égrènent les lieux quotidiens de jadis n'aident guère. Ils suggèrent certes, mais on ne distingue plus les emplacements des maisons et des lieux publics. Impossible de se figurer une rue dans ces sentiers accidentés, bordés d'arbres, de ronces et de fougères. Et pourtant, le lieu – on le sent, on le lit – porte en lui cette vie disparue, des hommes et des femmes, des enfants qui ont vécu là il y a longtemps, au fil des jours. Ici, le paysage, comme un mot, suggère, évoque, en dit en fin de compte bien plus que ce qu'il montre.

Parfois, les survivants sont venus et ont planté un point d'exclamation patriotique. Ici une statue, là un monument soulignent et soutiennent l'histoire.

Ces villages de Meuse détruits pendant la Grande Guerre sont aussi fascinants que tristes et déserts. Ils sont muets et immobiles comme des poèmes. Comme eux, ils éclatent silencieusement de couleurs, de sons, de récits, de batailles, d'espoirs et de souffrances. Tragiques, ils sont porteurs de sens, comme des textes. Et vous parlent en secret, si vous les traversez. ■

PAR ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser



PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE RÜF

La parution des «Œuvres complètes» de l'écrivain pragois dans la Pléiade fait événement. Cette nouvelle édition est dirigée par Jean-Pierre Lefebvre, lauréat du Prix lémanique de traduction de l'Université de Lausanne

► Le 17 novembre, le douzième Prix lémanique de traduction sera décerné à Lausanne. Il est attribué tous les trois ans par le Centre de traduction de l'Université de Lausanne à deux personnes, une traduisant du français, l'autre de l'allemand. En 2018, il sera remis à l'Allemande Elisabeth Edl, qui a traduit Flaubert, Stendhal, Jaccotet, Modiano, et au Français Jean-Pierre Lefebvre, connu pour ses traductions de Paul Celan, Hölderlin, Marx, Freud et Hegel. Il se trouve que les deux premiers volumes des Œuvres complètes de Kafka qu'il a dirigées viennent de paraître dans la Bibliothèque de la Pléiade. En un marathon de trois ans et demi, avec la collaboration d'Isabelle Kalinowski, Bernard Lortholary et Stéphane Pesnel pour une partie des textes et des nouvelles, Jean-Pierre Lefebvre a assuré la traduction et l'appareil critique des trois quarts de cette somme, dont les trois grands romans *Le disparu (Amerika)*, *Le procès* et *Le château*.

Les traductions sont toujours à refaire, on le sait, mais dans le cas de Kafka, la situation est particulièrement complexe. A sa mort, en 1924 – à l'âge de 41 ans –, il n'a presque rien publié. Il laisse une quantité de manuscrits, dont s'occupe son ami Max Brod. Au lieu de détruire ces textes, comme l'auteur le lui avait demandé, Brod fait tout pour qu'ils soient publiés, au prix de quelques corrections et suppressions.

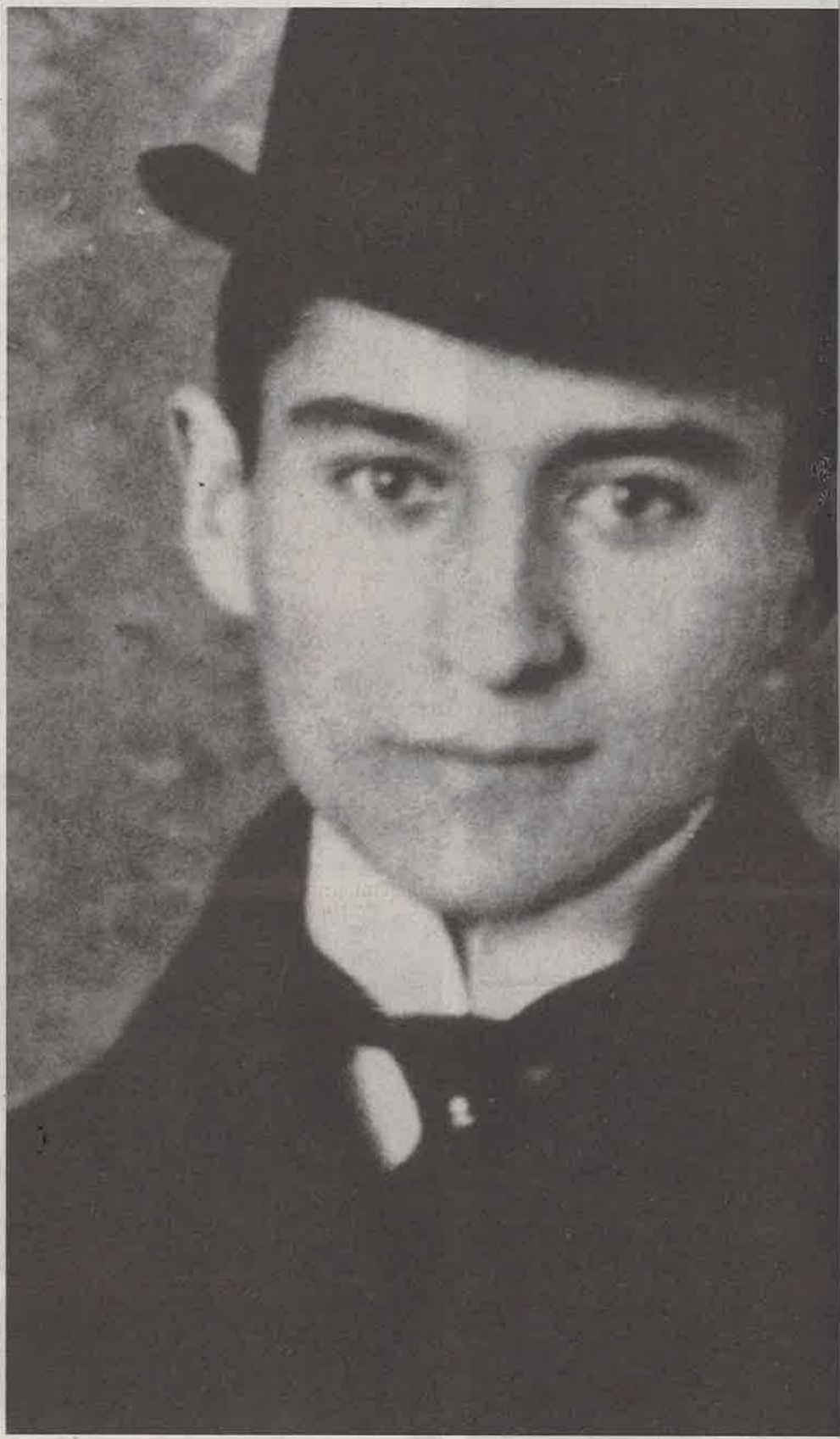
Le succès mondial est très rapide. Les premières traductions en français, celles d'Alexandre Vialatte, paraissent dès 1928. Ce sont elles qui sont reprises dans la première Pléiade, en 1976, avec leurs inexactitudes, car les héritiers de Vialatte s'opposent à ce qu'on corrige le travail de l'écrivain. Depuis 1994, quand l'œuvre de Kafka tombe dans le domaine public, les traductions ponctuelles se multiplient, mais il

n'existe pas d'ensemble conforme aux originaux. Celui qui paraît aujourd'hui s'appuie sur l'édition critique de référence et sur les manuscrits.

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette traduction, par rapport à l'édition de 1976? J'ai essayé d'identifier les constantes qui font la langue de Kafka, la ligne générale qui donne à cette langue une telle clarté. Il y a une oralité qui vient peut-être de son goût pour le théâtre. Aussi, j'ai choisi d'employer plutôt le «ça» au lieu de «cela», de garder les petits marqueurs – *da, denn, ja, nun, doch*, etc. – qui sont comme les épices de la langue et qu'on tend à supprimer en français. Ce sont eux, je crois, qui transmettent la subjectivité du narrateur, son humour, la nature profonde de la relation qu'il entretient avec le lecteur. J'ai aussi gardé les répétitions qu'on évite souvent en traduction et qui font partie de la langue de Kafka comme aussi de celle de Freud.

Kafka écrivait en allemand à Prague: sa langue est-elle marquée par le tchèque ou le yiddish qu'il entendait au théâtre? Il savait que sa langue était contaminée et il était très attentif à éviter les austriacismes, les régionalismes. Il faisait peu d'erreurs. Le peu qui a été publié de son vivant est hypercontrôlé, sans aucune faute. Je dirais qu'il souffrait de ce que j'appelle le syndrome de Beckett: comme ce dernier, il écrit une langue d'une extrême simplicité qui évite tout ce qui pourrait faire difficulté. Ce qui est troublant, c'est que cette langue neutre s'applique à des registres inhabituels – fantastique, poétique, subjectif. Dans ses cahiers, on voit qu'il fait un effort de correction constant et pourtant le résultat donne une impression d'un parcours aéré, libre, rapide.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à traduire? Le plus ennuyeux d'abord: dans *Le procès*, le long monologue de l'avocat qui essaie de convaincre K. Pas tellement pour le langage juridique, là j'avais le lexique du professeur suisse Michel Doucet. Mais quel tunnel sans fin! La vraie difficulté est venue des petits textes, isolés, sans contexte. Par exemple, «Le chevalier du saut»,



FUTUR ANTÉRIEUR

LE RACISME S'ESSOUFFLERAIT-IL FACE À...

PAR GAUTHIER AMBRUS

Si nos sociétés sont toujours travaillées par le rejet de l'autre, quel horizon affranchi de cette pulsion mortifère peut-on entrevoir? Dans l'une de ses nouvelles, la Sud-Africaine Nadine Gordimer esquisse une voie possible

► Deux livres récemment parus viennent relancer le débat sur les nouveaux visages du racisme. Ils le font chacun à sa manière, à partir de prémisses a priori divergentes mais en se rejoignant dans leurs conclusions respectives. Surtout, ils comptent autant pour leur valeur de symptôme que pour leur argumentaire.

Le premier n'est pas tout à fait une nouveauté, puisqu'il s'agit de la traduction en français d'un livre anglais qui a causé pas mal de remous, *Le racisme est un problème de Blancs (Why I'm No Longer Talking to White People About*

Race, 2017), de Reni Eddo-Lodge, journaliste britannique de père nigérien (la précision a son importance). Sa thèse est dérangeante et bouscule les idées reçues sur l'antiracisme: les sociétés occidentales restent envers et contre tout des sociétés «blanches», empreintes d'un racisme structurel que la majorité qu'il favorise a beau jeu de minimiser en s'abritant derrière ses professions d'ouverture et de tolérance. Mais nier les différences et les discriminations qui les accompagnent, c'est entretenir les inégalités dont sont victimes les minorités raciales.

L'autre ouvrage est issu du cœur de ce monde occidental blanc, désormais las de sa bonne conscience: dans *Nouvelles morales, nouvelles censures*, l'avocat et écrivain parisien Emmanuel Pierrat dénonce les menaces grandissantes que le «politiquement correct» fait peser sur la liberté d'expression, au risque de présen-

«Qu'est devenu l'idéal de la lutte [...] pour la reconnaissance, commençant par soi-même, à savoir que notre espèce, le genre humain, n'a besoin d'aucune distinction dans le pourcentage de couleurs. Cela a suffisamment empoisonné le passé. Jadis, il y avait des Noirs, les pauvres diables, qui voulaient être blancs. Maintenant il y a un Blanc, pauvre diable, qui se revendique noir. Il s'agit du même secret»

NADINE GORDIMER, «BEETHOVEN AVAIT UN SEIZIÈME DE SANG NOIR»

une miniature si délicate. Il fallait en rendre la sobriété. Ou *Le désir de devenir un Indien*, qui m'a paru compliqué à restituer.

Et le plus agréable? *Le terrier*, absolument. Ce récit que Kafka aurait écrit d'un trait, dans une nuit de grande excitation à Berlin, quelques mois avant sa mort, est d'une absolue perfection d'écriture. C'est le monologue obsessionnel d'un animal – un blaireau? – obsédé par sa sécurité. Une illustration extraordinaire du discours paranoïaque. Un comédien devrait s'en emparer et le dire sur scène.

Pour désigner l'insecte de «La métamorphose», vous avez opté pour «bestiole» qui sonne assez anodin par rapport au «vermine» de l'édition précédente, ce qui rend le héros plus vulnérable et dérisoire. Pourquoi? Oui, bestiole, mais «bestiole immonde», qui n'a pas le droit d'être au monde. «Ungeziefer» est vague, ce n'est pas de la vermine. Kafka était très précis quant à la zoologie. Ce que Gregor Samsa devient ressemble plus à un cloporte, qui vit dans les caves et se nourrit d'excréments.

Votre vision de Kafka a-t-elle été modifiée par ce travail? Evidemment. A 20 ans, je n'ai pas subi la fascination de beaucoup de mes camarades. J'ai lu *La modification* au lycée, mais j'avais d'autres intérêts, la philosophie surtout. Pour préparer les étudiants à l'agrégation, j'ai dû me plonger dans *Amerika*, dans le journal, la correspondance. J'ai compris sa dimension psychique, la réflexion vigilante qu'il a portée sur ses névroses et sa capacité à les traduire en fables. Avoir travaillé dix ans sur Freud m'a aidé, il y a eu un effet de retour. J'ai de la sympathie pour le jeune homme que Kafka a été, mais avec une distance que je n'aurais pas eue quand j'avais son âge. Je sens des affinités avec lui et de la gratitude. Quand je lis un petit texte comme *Le pont*, je dis: chapeau!

Comment expliquez-vous que Kafka soit une référence mondiale avec l'adjectif «kafkaïen», même pour ceux qui ne l'ont pas lu? Je ne peux m'empêcher de penser que c'est l'effet d'une projection des expériences humaines du XXe siècle. On a vu en lui un visionnaire qui avait prévu les fascismes, les camps, la guerre, la bombe. Mais ce n'est pas ça. Il était lucide et avait perçu les tendances, lui qui a vécu la fin de l'Empire austro-hongrois, l'antisémitisme croissant, l'exil des Juifs de l'Est vers l'Europe. Il a su les exprimer dans des fables très fortes qui résonnent avec aujourd'hui.

Kafkaïen signifie beaucoup plus qu'un mauvais fonctionnement bureaucratique. Kafka était en état de révolte permanente – contre toutes les autorités: paternelle, sociale, politique, culturelle. Son œuvre exprime la lutte d'un individu pour être reconnu et il en montre les processus psychiques. *Le procès* est un long conte pédagogique sur la manière dont il ne faut pas vivre. Kafka était suicidaire, certes, mais c'était aussi un combattant, exigeant jusqu'au bout.

Vous manifestez de la sympathie pour Max Brod, qu'on a beaucoup critiqué. J'ai de la sympathie pour lui, ce qui va contre la mode. Ces deux forment un couple bizarre. Lui, l'auteur reconnu, s'est toujours battu pour que son ami écrive et publie; après sa mort, il a sauvé les manuscrits, les a fait paraître. Il a compris les ressources de cette œuvre, c'était un musicien. C'est vrai qu'il est intervenu, a corrigé et censuré un peu en fonction de la bonne image qu'il voulait donner de Kafka, par pudibonderie et par conviction religieuse, surtout dans le journal. Je ne pense pas que ce soit très grave; à l'époque, les travaux universitaires n'étaient pas si développés, on était moins regardant. Je ne crois pas qu'il ait mal agi.

Que signifie pour vous le Prix lémanique de traduction? J'en suis très heureux, bien sûr. J'ai des liens affectifs et familiaux avec Lausanne depuis l'enfance. Je connais le sérieux du travail du Centre de traduction littéraire et du département d'allemand où je vais souvent. Et, en regardant la liste des lauréats, je me trouve en très belle compagnie. ■

Remise du Prix lémanique de traduction le 17 novembre à 18h, au centre Bibliomedia, rue César-Roux 34 à Lausanne.



Auteur | Franz Kafka (édité sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre)
Titre | Œuvres complètes I et II. Nouvelles et récits - Romans
Traduction | De l'allemand (Autriche) par plusieurs traducteurs
Editeur | Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade
Pages | 1408 et 1088

LA RÉVOLUTION SEXUELLE A-T-ELLE EU LIEU?

PAR PASCALINE SORDET

L'historienne Laure Murat s'interroge sur les rapports de domination entre hommes et femmes de l'après-Weinstein

Le cinéma est-il sexiste? Faut-il condamner Orelsan pour incitation au viol à cause des paroles de ses chansons? Comment faire la différence entre consentir et céder? Et enfin, une révolution sexuelle pleine et entière a-t-elle réellement eu lieu dans les années 1960? Historienne et essayiste française établie en Californie, Laure Murat s'installe à cheval entre les deux cultures pour répondre à ces questions. Dans *Une révolution sexuelle? Réflexions sur l'après-Weinstein*, elle tente de relier les différentes facettes d'un débat loin d'être clos. Elle l'indique elle-même dans son introduction, le livre a été «écrit au galop» et cela se sent. L'autrice l'assume: «Contribuer à la conversation démocratique vaut mieux que de rester dans son coin.»

Même s'il est délicat d'écrire l'histoire au présent, l'ouvrage propose un bon résumé de différents aspects de *#MeToo*. Chaque chapitre s'attaque à un problème: la fameuse galanterie française face au soi-disant puritanisme américain, la célébration publique d'artistes aux comportements répréhensibles, les inégalités de représentation au cinéma ou encore la «zone grise» entre les relations consenties et subies. L'exercice permet de dépasser le temps médiatique du scandale pour comprendre comment les «affaires» – Weinstein, Polanski ou, très récemment, Kavanaugh – s'articulent les unes aux autres.

#NOTALLMEN

Mais un résumé n'est pas une synthèse et l'ensemble manque de puissance. Si le livre a le mérite de lancer des hypothèses plutôt que d'asséner des vérités, il passe trop rapidement sur chacune des problématiques qu'il aborde. Une page sur le *male gaze* [regard masculin] et une sur la culture du viol, c'est un peu court. Revient aussi régulièrement la petite tape rassurante dans le dos du lecteur masculin – tous les hommes ne sont pas comme ça – qui rappelle un hashtag qui enrage les féministes parce

qu'il étouffe la parole des femmes *#NotAllMen*.

La vraie bonne piste du livre sous-exploité, se trouve en gerr dans son titre: est-on en train d'assister à une seconde révolution sexuelle? La première n'a pas, selon l'historienne, libéré les femmes, contrairement. Elle a «beaucoup profité... aux hommes, dont les relations avec les femmes ont été facilitées, sans pour autant qu'elles perdent leurs privilèges».

UN DÉSIR DOMINANT

Cette réflexion originale permet la relecture d'avancées importantes comme l'arrivée de la pilule ou la légalisation de l'avortement en montrant qu'elles n'ont permis de remettre en question la domination masculine. La fameuse «tribune Deneuve», avec son «droit d'impertuner», est rétrograde dans ce droit de ligne, elle ne prend pas compte que le désir masculin. Autre exemple frappant au cinéma: le film de Claude Sautet *César et Rosalie*, qui met en scène une femme qui se dit libre, hésite entre deux amants, mais passe le plus clair de son temps dans sa cuisine «caricature en image des illusions produites par la révolution sexuelle».

La libération sexuelle comprise en compte des désirs des femmes est donc encore à venir, l'après-Weinstein, que Laure Murat appelle un «fait social total», en le déclencheur. Si, comme elle le affirme, nous sommes devant «rien de moins que la première remise en question moderne sérieuse du patriarcat», cette idée aurait-elle mérité d'être la colonne vertébrale du livre. Quant au mouvement *#MeToo*, l'avenir dira s'il s'agit d'une révolte, d'une révolution ou d'un soubresaut de l'histoire et sera ou non suivi d'un violent retour de bâton, comme pour chaque avancée des droits des femmes jusqu'à aujourd'hui. ■

Genre | Essai
Auteur | Laure Murat
Titre | Une révolution sexuelle? Réflexions sur l'après-Weinstein
Editeur | Stock
Pages | 165

UN DESTIN SOCIAL COMMUN?

ter les complexités du monde d'aujourd'hui sous une forme aseptisée et d'empêcher d'affronter les problèmes qui s'y nichent.

DIALOGUE DE SOURDS

Les deux auteurs tombent d'accord pour refuser les hypocrisies de parole et de pensée qui font consensus sous nos latitudes. Mais c'est un dialogue de sourds: l'un, fort sans doute de sa position de «dominant», défend les mérites de la liberté d'expression, refusant de voir ce qu'elle peut avoir parfois de stigmatisant malgré elle. A l'inverse, l'autre ne croit plus au dialogue entre communautés. On peut se demander alors quel avenir se profile pour nous sur les ruines du multiculturalisme. «Autochtones» et «nouveaux arrivants» sont-ils condamnés à se diviser toujours plus?

L'Afrique du Sud post-apartheid nous offre ici son expérience. Dans une nouvelle de 2007, Bee-

thoven avait un *seizième de sang noir*, Nadine Gordimer montre une société où le rapport de force s'est inversé, du moins en apparence: les dominés d'hier sont désormais la majorité qui grignote les prérogatives d'une élite d'origine européenne pas vraiment disposée à les abandonner. Le héros de la nouvelle, professeur blanc et ancien militant anti-apartheid, est un peu déboussolé par l'évolution du monde autour de lui. Beethoven avait-il vraiment de lointaines origines africaines, comme croit judicieusement l'annoncer le présentateur d'une émission de musique classique, ou s'agit-il simplement d'un changement de doxa? Il se penche alors sur son propre passé familial: et si son ancêtre venu d'Angleterre au siècle précédent avait engendré une lignée parallèle et clandestine avec les femmes noires qu'il a forcément croisées sur son chemin?

Le professeur repère quelques occurrences de son patronyme dans l'annuaire d'un township et part en quête de ses possibles cousins noirs, histoire de mieux se couler dans la nouvelle société. Il se rendra compte que sa recherche est vaine: les gens qu'il interroge le lui font vite comprendre. Un tel du même nom vivait par ici avant de partir pour Le Cap, et on ne s'est pas ce qu'il est devenu. Et toi, d'où viens-tu? Les patronymes sont des étiquettes qui s'évaporent avec les individus et ne résistent pas aux réalités sociales. Or, privés de leurs privilèges, les Blancs sont désormais soumis à la même précarité de destin que ceux qu'ils ont longtemps opprimés. Il en ressort une solidarité qui rapproche les races, à défaut de les effacer. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

BEURRET & BAILLY
AUKTIONEN
GALERIE
WIDMER

VENTE AUX
ENCHÈRES
BÂLE
20.3. & 19.6.2019

INVITATION
À CONSIGNATION

Schwarzwalddallee 171 4058 Basel
061 312 32 00 | www.bb-wa-uktionen.com

GUSTAVE BUCHET